

Le destin surprenant des comtes de Baillet Latour

Alain De Waele

Fonds Baillet Latour

T 0032 16 27 61 59

F 0032 16 50 61 59

E alain.dewaele@iblf.be

W www.fondsbailletlatour.com



La Lorraine belge est un petit monde lumineux qu'enserrent ces forêts profondes qui ont encore un peu de la sauvagerie ardennaise. Les villages se suivent et répondent par leur blancheur à un climat plus clément qu'ailleurs dans le royaume. Il y a d'ailleurs une loi géographique étrange qui veut que le sud de tous nos pays soit plus chaud que le nord des voisins méridionaux. Voilà qui annonce Latour, petite agglomération tranquille que dominent les ruines d'un formidable château fort.

Les Baillet, seigneurs de Latour ! Cela ne rappelle-t-il pas les fameux vers de Molière dans *Le Bourgeois Gentilhomme* ?

Je sais un paysan qu'on appelait Gros-Pierre

Qui n'ayant pour tout bien qu'un seul quartier de terre,

Y fit tout à l'entour faire un fossé bourbeux,

Et de Monsieur de l'Ile en prit le nom pompeux.

La réalité est bien différente. Ancien fief d'une puissante maison féodale, Latour devint ensuite une possession majeure des Bayer de Boppard, puis des comtes de Créhang (Criechingen), deux familles à l'allure souveraine dont les biens s'éparpillaient en France et en Allemagne. On disait des derniers qu'ils possédaient 40 châteaux et 300 villages, ce qui paraît un peu forcé. Néanmoins, François-Ernest de Créhang avait des ennuis d'argent. En 1655, il trouva un moyen honorable de liquider une partie de ses dettes en vendant la seigneurie de Latour à Mathieu Baillet, receveur de Virton et de Saint-Mard.

Et c'est ici que l'histoire commence

Le receveur des Domaines était le petit-fils de Pierre Baillet, venu de sa Lorraine mosane, lequel avait épousé Nicole Jacob qui se reliait peut-être à ces Jacob de Bleschamp dont la plus illustre représentante fut l'épouse de Lucien Bonaparte. Napoléon ne voulut pas de cette belle-sœur dont le premier mari avait pas mal spéculé durant la Révolution, mais son hostilité n'avait rien à voir avec l'excellent statut social de la famille. La mère de Nicole Jacob, Mariette de Boncourt, telle une déesse scandinave, voguait dans des armoiries d'azur à la voile d'or. Cette poésie maritime eut une conséquence heureuse : quand il fut anobli en 1674, Maximilien-Antoine Baillet, conseiller et receveur des Domaines de Charles II, Roi d'Espagne, obtint le droit de porter un blason qui lui donnait le vent en poupe. De telles armes allaient survoler tous les champs de bataille d'Europe au cours du siècle suivant.

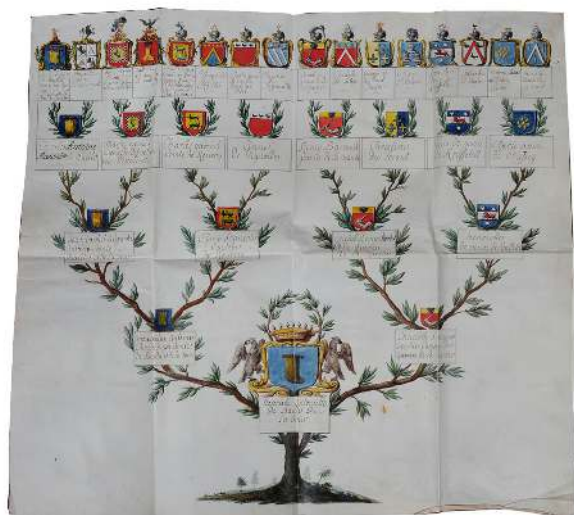
En 1719, la famille réalisa l'ambition des générations antérieures : Christophe-Ernest de Baillet, fils cadet du précédent (la particule était comprise dans les meubles), fut créé comte par l'empereur Charles VI. L'homme était devenu président du Grand-Conseil de Malines et avait montré le plus grand flegme lors des émeutes qui secouèrent la ville en juin 1718, un an après celles qui avaient dévasté Bruxelles et entraîné la décapitation de François Anneessens. Sa descendance étant restée sans postérité, le titre comtal rebondit jusqu'à la branche aînée pour s'y ancrer définitivement lorsque Marie-Thérèse le reconnut en 1744. Entre-temps, Maximilien-Antoine II de Baillet Latour eut le bon esprit d'épouser Marie-Josèphe del Patrocino de Escalante qui apporta dans la nouvelle lignée un peu des gènes de Motecuhzoma Xocoyotzin, alias Moctezuma II, l'empereur des Aztèques. Un tel ancêtre bleuissait encore le sang des Baillet Latour et les fit entrer dans la mythologie.

Dès ce moment, tout était prêt pour les grands hommes

Peu de familles ont donné autant de serviteurs de l'État que les Baillet Latour, qu'ils fussent belges, autrichiens ou français. Sans entrer dans les détails généalogiques, il faut évoquer ici quelques personnalités exceptionnelles. Le comte et la comtesse de Baillet Latour eurent pour enfants deux militaires hors du commun.

Tout d'abord, Maximilien-Antoine, feld-maréchal autrichien (1737-1806), qui fit l'extraordinaire réputation des Dragons de Latour. On sait que, sous l'Ancien Régime, les régiments appartenaient à un colonel d'origine noble qui choyait ses soldats. Quand il arrêta sa carrière belliqueuse, il pouvait ainsi revendre sa glorieuse affaire à un autre grand seigneur, ainsi que le font aujourd'hui les clubs de football avec leurs meilleurs joueurs. Le feld-maréchal comte de Merode Westerloo avait cédé sa petite formation au prince de Ligne. Sous le commandement du colonel de Thiennes, les cavaliers belges de ce contingent firent, en 1757, un malheur à la bataille de Kollin à l'est de Prague, où, pour une fois, Frédéric II mordit la poussière. Tout émue de ce fait d'armes, l'impératrice Marie-Thérèse prit l'aiguille, à défaut de pouvoir brandir une épée, et broda un drapeau pour ses chers sujets des Pays-Bas en y ajoutant la devise « Qui s'y frotte s'y pique ». Le contingent appartint ensuite au prince de Löwenstein, aux comtes de Saint-Ignon et d'Arberg, puis au duc d'Ursel avant d'entrer dans le patrimoine de Maximilien-Antoine de Baillet. L'homme s'était distingué durant la guerre de Sept ans. Gravissant un à un les échelons de sa carrière, il fut nommé général-major en 1782. Lorsqu'éclata la Révolution brabançonne, toute la Belgique se mit à vilipender les Habsbourg. Toute ? Non, sauf un petit coin qui ne résistait pas à l'envahisseur, en l'occurrence le duché de Luxembourg où le seigneur de Latour exerçait une grande autorité morale. Cette poigne de fer lui valut le titre de feld-maréchal lieutenant. Avec ses fameux dragons, surnommés les « blancs becs » en raison de leurs jeunes frimousses poudrées, le Luxembourgeois participa à la reconquête autrichienne de notre pays et obtint la gouvernance des Flandres. L'ancien gouverneur général des Pays-Bas autrichiens, Albert de Saxe Teschen, devint son supérieur dès l'entrée en guerre de la France. Le prince de Ligne (lui-même destiné à devenir un jour feld-maréchal) raconte dans ses mémoires qu'il rencontra le duc de Saxe-Teschen qui avait été battu à Jemappes. Ce dernier lui ayant demandé comment il le trouvait, Ligne répondit : « Monseigneur, je vous trouve l'air un peu défait. » Maximilien fut plus heureux au siège de Landrecies à l'occasion

duquel il captura 7.000 prisonniers. En 1794, Baillet Latour participa à la bataille de Fleurus où le général Jourdan écrasa les troupes autrichiennes puis, deux ans plus tard, au siège de Kehl. Ce dévouement à la cause impériale le fit nommer parmi les représentants des coalisés au Congrès de Rastatt (1797 à 1799), théâtre de longs palabres pendant lesquels la France républicaine, la Prusse et l'Autriche négocièrent la cession de la rive gauche du Rhin. Les plénipotentiaires républicains étaient, selon Metternich, comme calfeutrés dans leurs appartements et plus sauvages que des ours blancs. Inutile de préciser que les gens « civilisés », dont faisait partie notre feld-maréchal, portaient perruque, bas de soie et culotte. Son patrimoine était pourtant passé dans le camp ennemi, puisque le Traité de Campo Formio échangeait notre pays contre la Vénétie, qui intéressait davantage les Autrichiens, en dépit des broderies de Marie-Thérèse. En représailles au succès de Landrecies, les Français avaient incendié son château de Latour. Maximilien-Antoine, dans sa loyauté, ne manquait donc ni de courage ni de mérite. En 1805, François II, titré empereur d'Autriche depuis un an, mais sur le point de voir se dissoudre l'empire germanique, le nomma gouverneur militaire de Silésie et de Moravie, mais surtout président du Conseil aulique. Cette institution était prestigieuse : dépendant directement de l'Empereur (9 conseillers catholiques, 9 conseillers protestants), elle prit beaucoup d'importance sous le règne de Charles VI. Ce conseil appliquait, dans l'Empire et en Italie, les décisions du souverain et faisait l'objet d'un contrôle un peu tatillon de l'archevêque-électeur de Mayence. Malheureusement, le comte de Baillet Latour acheva son existence quelques mois plus tard.



Théodore Baillet von Latour un destin à la fois brillant et tragique

Le fils de Maximilien-Antoine, le comte Théodore Baillet von Latour (1780-1848), ayant opté pour la nationalité autrichienne, connut un destin à la fois brillant et tragique. Il participa aux principales batailles contre l'Empire français, toutes suivies de la déconfiture autrichienne, devint général et fut enfin (1848) nommé ministre de la guerre par son célèbre cousin, le comte de Ficquelmont, autre émigré notoire qui avait succédé à Metternich. Vienne était en pleine révolution. Les Habsbourg s'étaient temporairement volatilisés et la situation échappait à tout contrôle. Théodore de Baillet menait son administration avec la rudesse d'un chef d'armée. Compromis dans la répression de la sécession hongroise, il devint pour les révolutionnaires l'homme à abattre. Son ministère fut envahi par une foule en furie. Il parvint à sortir par une porte dérobée, mais dans la rue, fut reconnu et lynché par la populace. On suspendit pendant des jours son corps mutilé à un réverbère.

Les autres descendants du feld-maréchal firent carrière en Autriche et en Bohême où ils s'allièrent à la meilleure aristocratie locale, comme les Draskovitch, les Kolowrat ou les Thun Hohenstein. Il fallut attendre la Seconde Guerre mondiale et l'arrivée des communistes pour que leurs ultimes épigones fussent dépossédés de leurs biens.



Le feld-maréchal avait un frère cadet, Louis Willibrord (ou Willebrod) de Baillet Latour (1753-1836), qui fit une fort belle carrière sous le commandement de son aîné et qui termina sa carrière autrichienne comme général-major. L'empereur le créa gouverneur de Styrie et de Carinthie. En 1810, Napoléon, qui venait d'épouser Marie-Louise d'Autriche, fit d'aimables propositions à tous ceux qui voulaient entrer à son service. Louis avait 57 ans, ce qui n'était plus l'âge tendre Il décida pourtant de changer de vie et d'entrer au service de l'autre empereur, ce qui lui valut de participer à la pénible campagne de Russie en qualité de général de division. Napoléon le fit gouverneur d'Elbing. À la chute de ce dernier, il démissionna de toutes ses fonctions - vu son âge, ce n'était pas un coup de tête - et revint achever sa vie aux Pays-Bas. Il avait épousé l'héritière des Baillet de Merlemont, branche aînée de la famille qui s'était enrichie en exerçant le « noble métier de la forgerie », c'est à-dire ce que nous appelons aujourd'hui la métallurgie. Il en eut un fils qui épousa l'une des filles de Maret, duc de Bassano, et devint ainsi le beau-frère de Pauline d'Hooghvorst, deuxième duchesse de Bassano, peinte dans le plus célèbre tableau de Winterhalter : « L'impératrice Eugénie et ses dames d'honneur » conservé de nos jours à Compiègne.

Les portraits de jolies femmes sur fond de brumes champêtres, délicatement assises parmi les roses et drapées d'étoffes satinées, faisaient déjà fureur au XVIIIe siècle. On a conservé un très joli tableau de Thérèse du Bois de Vroylande (1758 -1836), comtesse Jean Baptiste de Baillet. Ce couple est l'ancêtre de la lignée belge. Jean-Baptiste était un cousin germain du feld-maréchal et appartenait au rameau dit d'Anvers. La toile fut peinte en 1785 par un artiste qui avait le pinceau tendre et l'œil galant. Thérèse du Bois y apparaît jeune et mince. Elle a accouché de quatorze enfants dont est issue, par voie féminine, une bonne partie de la noblesse nationale.

Les Baillet anversois...

Les Baillet anversois, à la différence de leurs aînés, se feront remarquer dans la diplomatie et dans la politique plutôt que sous le bouclier de Mars. Jean-Baptiste de Baillet (1757-1815) exerça des fonctions importantes à Anvers puisqu'il y fut longtemps échevin avant de devenir bourgmestre en 1793. Mais surtout il se distingua de la branche aînée en prenant parti pour la Révolution brabançonne, dont il fut même président du Congrès. À ce



titre, on l'envoya parlementer à Vienne avec l'Empereur Léopold II en 1790. Son fils Joseph devint vice-président du Sénat belge puis ministre plénipotentiaire auprès de la cour de Prusse en 1836, tandis que le cadet, Ferdinand, s'engagea en qualité de gouverneur de la Flandre Occidentale, de conseiller d'État et de chambellan de Guillaume I^{er} des Pays-Bas. Une fois de plus, deux frères Baillet agissaient au service de régimes différents, comme si la famille s'était de toute éternité répartie les tâches. Le petit-fils de Ferdinand, qui portait le même prénom, fut sénateur et gouverneur de la province d'Anvers. En 1875, il épousa la comtesse Françoise d'Oultremont, descendante directe des Baillet, barons de Han-sur-Lesse, une famille noble homonyme, mais sans lien de parenté avec les Latour (dans les anciens textes, ce nom s'écrivait d'ailleurs Bailleite). Leurs deux fils, Henry et Louis, prirent, chacun à sa manière, une place considérable dans l'aventure extraordinaire de la famille.

Henry de Baillet Latour figure de proue du Mouvement Olympique

Henry de Baillet Latour (1876-1942) est l'une des grandes personnalités belges du XX^e siècle. C'était un homme d'une belle prestance qui épousa, en 1904, Élisabeth, fille du prince von Clary-und-Aldringen. Johann Aldringen, ancêtre des comtes du même nom, avait combattu comme un lion furieux lors de la Guerre de Trente Ans. Il était le fils d'un aubergiste de Thionville, non loin du comté de Créhange, et acquit par ses mérites une belle place dans la noblesse de Bohême ainsi qu'une estimable fortune. En épousant le comte de Clary, sa sœur fut à l'origine d'une brillante famille princière qui devait sans doute son bonheur à un aventurier de la région de Latour. L'épouse d'Henry de Baillet était une cousine germaine de l'infortunée duchesse de Hohenberg, Sophie Chotek. Elle était aussi apparentée à Bertha von Suttner, Prix Nobel de la Paix en 1905, et aux actuels princes régnants de Liechtenstein. Nimbé de ce parfum d'Europe centrale, Henry de Baillet pratiqua l'équitation puis le golf avec toute la fougue d'un aristocrate sans problèmes d'argent. Devenu président du Royal Golf Club de Belgique, il attira l'attention de Léopold II qui voulait développer le sport dans



son royaume. Président fondateur du Comité Olympique Belge et membre du CIO, Henry de Baillet Latour comprit toute l'importance de la fraternité sportive dans la réconciliation des peuples après la Première Guerre mondiale. Son sens de l'organisation et ses idées novatrices le firent élire en 1925 au poste qu'occupait Pierre de Coubertin. Certes, le CIO n'avait pas encore pris la dimension extravagante qu'il occupe de nos jours, mais on vit

aux Jeux Olympiques de Berlin, en 1936, qu'il était devenu une sorte d'État flottant parmi les nations. Cela nous valut quelques photographies historiques du comte de Baillet Latour, posant à l'ouverture des Jeux entre Adolf Hitler et Rudolf Hess, honneur que seule la suite des événements rendit suspect. Henry de Baillet mourut - peut-être de chagrin - après que son fils unique, Guy, diplomate plein de promesses, eut été tué en service commandé, le 1er septembre 1941. Étrange destin que celui d'un homme dont les cousins germains, l'archiduc François-Ferdinand et la duchesse de Hohenberg, avaient déclenché, bien malgré eux, la Première Guerre mondiale, en 1914, et qui perdait le sens de son existence avec la mort brutale de son fils lors du conflit suivant !



Son frère Louis avait épousé, en 1900, la vicomtesse Antoinette de Spoelberch, fille d'Adolphe et d'Elise Willems. Cet héritage prometteur permit à leur fils Alfred (1901-1980), ultime représentant masculin des Baillet Latour, de créer, bien plus tard, la fondation qui porte son nom (plus exactement le Fonds InBev-Baillet Latour).

ancrée dans la grande histoire. Épopée d'autant plus étonnante que la famille venait d'une région pauvre où le génie ne pouvait s'épanouir qu'en franchissant l'horizon des forêts. Le message que la Fondation nous livre aujourd'hui est celui d'une certaine forme d'intemporalité.

Alfred de Baillet Latour

Comme l'écrivait son fondateur en 1974 :

L'association se devrait de récompenser et d'encourager pécuniairement sous forme de prix, de bourses d'études ou de voyages, de dons, ou de toute autre manière, des prestations de haute valeur humaine à caractère notamment social, culturel, scientifique, artistique, technique, sportif, éducatif ou philanthropique, en dehors de toute préoccupation politique, syndicale, philosophique ou confessionnelle.

Avec la mort d'Alfred s'éteignit un nom qui avait profondément tracé le sillon d'une race ambitieuse. Cette ambition n'aurait jamais trouvé d'accomplissement sans quelque chose d'héréditaire. Un peu comme ces ruches, dont l'ensemble est plus intelligent que la somme qui serait faite de chaque cerveau d'abeille, les Baillet Latour ont formé une entité très soudée qui s'est étirée dans le temps. Allant de receveurs fiscaux à des chefs militaires sans égaux, en passant par la diplomatie, l'autorité provinciale et le Grand Conseil de Malines, ils ont offert une palette éblouissante de couleurs les plus vives, quoiqu'assorties dans la même volonté d'excellence. Le président du CIO lui donna une dimension internationale tandis que son neveu perpétua de manière intelligente l'action culturelle qui apparaissait parfois en filigrane, mais que l'urgence des siècles n'avait pas permis de porter au zénith. Grâce au dernier comte de Baillet Latour, ces simples phénomènes évoqueront longtemps une épopée

